

Hémoglobine et théâtre épique

La Genèse de la rage

Alexandre Cadieux

Le théâtre m'ennuie
Numéro 141 (4), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65607ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cadieux, A. (2011). Compte rendu de [Hémoglobine et théâtre épique / *La Genèse de la rage*]. *Jeu*,(141), 9–10.

La Genèse de la rage

TEXTE ET MISE EN SCÈNE **SÉBASTIEN DODGE**, ASSISTÉ DE **MARIE-CHRISTINE MARTEL**
SCÉNOGRAPHIE **GAÉTAN PARÉ** / COSTUMES **CHLOÉ GIROUX-BERTRAND** ET **SARAH HALL-K**
ÉCLAIRAGES **ANNE-MARIE RODRIGUE LECOURES** / MUSIQUE **MICHEL SMITH** / EFFETS SPÉCIAUX **OLIVIER PROULX**
AVEC **BÉNÉDICTE DÉCARY** (LA PAUVRE, FURIE 1), **GUILLAUME CYR** (LE MAIRE),
MARIE-ANNE DUBÉ (LA MAJORETTE, KARINE), **MATHIEU GOSSELIN** (LA MÈRE, LE GROS),
RENAUD LACELLE-BOURDON (LE PAUVRE, ROG), **FANNY RAINVILLE** (LA MADAME, FURIE 2),
SIMON ROUSSEAU (LE PÈRE, LE PROFESSEUR, LE BARMAN) ET **DOMINIC THÉBERGE** (OTHO).
PRODUCTION DU **THÉÂTRE DE LA PACOTILLE**, PRÉSENTÉE À LA SALLE JEAN-CLAUDE-GERMAIN
DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DU 3 AU 21 MAI 2011.

ALEXANDRE CADIEUX

HÉMOGLOBINE ET THÉÂTRE ÉPIQUE

En février 2008, Sébastien Dodge et le Théâtre de la Pacotille nous présentaient *Suprême deluxe*, comédie de fin du monde mettant en scène trois employés d'une station de télévision tentant farouchement de continuer à émettre même si, à l'extérieur du studio, tout s'écroule dans le sang et les cris. Cette critique des médias et du monde capitaliste, qui trahissait un goût pour la dérision et le psychotronique, m'était apparue comme un sympathique pastiche à l'humour potache, mais un peu trop englué dans ses procédés comiques pour aborder son sujet de front.

Trois ans plus tard, Dodge, l'angleux comédien reconnu notamment pour ses rôles dans *Ubu Roi* de Jarry (Théâtre du Nouveau Monde, 2007) et *le Moche* de Marius Von Mayenburg (Théâtre de la Pacotille, 2010), nous revient avec un second opus où le grotesque et l'outrancier s'intègrent avec intelligence dans la langue ainsi que dans l'esthétique scénique pour dénoncer la bêtise et la haine, sources de toute violence.

C'est dans les années 50 que naît le petit Otho, à la grande joie de ses parents. Expulsé du ventre maternel alors qu'il tentait de s'étrangler à l'aide de son cordon ombilical, le bambin est conduit sur la place publique pour être baptisé par le Maire du

village, oracle gargantuesque qui annonce que le nouveau-né est porteur de mauvais présages pour la communauté. Couvé par ses parents, l'enfant se voit martyrisé par ses camarades de classe. Il grandit dans la crainte et doit composer, adolescent, avec la mystérieuse disparition de son courageux père puis avec l'effondrement psychique et physique de sa mère. Lorsque décède cette dernière, Otho voit se rompre les dernières digues de son humanité : trop longtemps ridiculisé et terrorisé par les autres, il est pris d'une rage meurtrière qui le pousse à agresser sauvagement quiconque l'approche.

Si les grandes tentures rouges et les deux petites estrades formant l'essentiel de la scénographie nous transportent dans une atmosphère foraine, costumes et maquillages viennent accentuer l'aspect décadent et décrépité de nombreux personnages, à l'exception d'Otho et de sa famille. La représentation débute et se clôt dans le sang et les viscères, de l'accouchement à la tuerie. Les influences du cinéma américain de série B – on pense au maître en la matière, le producteur Roger Corman – se font sentir aussi bien dans l'histoire (culte de l'automobile, fête adolescente sur la plage, bande de jeunes en rut) qu'à travers la musique de Michel Smith, avec sa guitare électrique au son très « fifties ».



La Genèse de la rage, écrite et mise en scène par Sébastien Dodge. Spectacle du Théâtre de la Pacotille, présenté au Théâtre d'Aujourd'hui en mai 2011. © Marie-Claude Hamel.

Le tour de force réalisé par l'auteur et metteur en scène consiste à avoir accolé cette esthétique grandguignolesque à un théâtre épique au propos à la fois critique et universel. La fable que signe Sébastien Dodge nous présente Otho comme l'héritier de toute la violence du monde, la plus quotidienne – les tabassages de cour d'école – répondant en écho à la plus ancestrale, évoquée par un long monologue de la mère sur les batailles sanglantes entre chevaliers teutons, sarrasins et « lituano-polonais ». Le mal prend sa source dans la méconnaissance de l'Autre et la méfiance à son égard, puis s'étire pour former une spirale infernale qui nourrit chez l'Homme la haine et le désir de vengeance. Sans donner avec emphase dans la sociologie, *la Genèse de la rage* nous présente les mécanismes par lesquels se perpétue ce triste cycle : humilié par la communauté lors du baptême d'Otho, un couple de « tit-pauvres » engendrera Rog, jeune brute épaisse dont les actions viendront conforter les bien-pensants dans leur mépris des moins fortunés.

Le jeu réaliste de Dominic Thérberge en Otho contraste fortement avec celui, plus stylisé, des interprètes de ses parents, Mathieu Gosselin et Simon Rousseau, comme avec l'expressionnisme carnavalesque de la galerie de morts-vivants que composent Guillaume Cyr, Bénédicte Décary, Marie-Anne Dubé, Renaud

Lacelle-Bourdon et Fanny Rainville. Peut-être voit-on le monde à travers le regard du petit garçon facilement impressionnable, pâmé devant l'ogresse aimante qu'est sa mère (composition magistrale de Gosselin, dont le physique n'a pourtant rien de féminin), et admiratif devant son chevalier de père au regard doux mais dont les rares paroles révèlent une voix triturée, déformée. Est-ce son jeune imaginaire, nourri de mauvais cinéma d'horreur et de bandes dessinées macabres, qui transforme les êtres qui l'entourent en zombies aux gestes saccadés et aux corps marionnettiques ? *La Genèse de la rage* n'est peut-être que le petit théâtre mental d'un être d'abord doux qui finit par voir le monde comme un endroit inquiétant, grossier et peuplé d'ennemis à qui on ne peut répondre que par les poings. Quoi qu'il en soit, cette production du Théâtre de la Pacotille témoigne de la maturité de son créateur qui a su développer une voix unique par le biais d'un mélange des genres assez jouissif. Nous aurons l'occasion d'assister bientôt à la prochaine étape de son travail : la compagnie terminera en février 2012 une résidence de deux ans à la salle Jean-Claude-Germain du Théâtre d'Aujourd'hui par la présentation de *la Guerre*, une comédie mettant en scène les rêves de conquête de Louis XIV et qui constituera le dernier volet de la trilogie de Sébastien Dodge sur la peur, l'incompréhension et le totalitarisme. Ça risque de saigner. ■